

Elle se trompait, ce ne fut pas un bouquet qu'elle reçut le lendemain, mais une lettre. Le domestique attendait dans le cas ou il y aurait une réponse.

M. de Verdraine demandait à Mlle Flora de vouloir bien l'autoriser à lui faire une visite à telle heure qui lui conviendrait le mieux.

—Si elle me répond et m'accorde le rendez-vous que je lui demande, s'était dit Maxime, c'est que, comme le pense d'Ambresle, je suis en bon chemin.

Ayant lu le billet, Flora, sur un papier satiné et parfumé, écrivit la réponse que voici :

" Monsieur le comte,

" Le mercredi étant un des deux jours de la semaine que je consacre à faire des visites, j'aurai l'honneur de vous recevoir aujourd'hui mardi à deux heures de l'après-midi.

" Agréez, monsieur le comte, l'assurance de ma considération distinguée. " FLORA. "

Quand M. de Verdraine eut lu ces mots, la joie du triomphe étincela dans son regard, et comme un échappé de lycée, qui reçoit un premier billet d'amour, il porta celui de la danseuse à ses lèvres frémissantes.

—Elle est à moi ! s'écria-t-il avec un superbe mouvement d'orgueil.

Alors il lui sembla entendre une voix qui lui disait pour calmer son transport :

—Ta victoire pourra te coûter cher !

—He, qu'importe ! fit-il, on payerait de sa vie le bonheur de posséder l'amour d'une femme comme l'incomparable Flora, la merveille des merveilles.

Il avait dit ou pensé cela avant Mme de Rayhole, avant d'épouser la belle Paule, avant d'avoir Mme de Brœgnies, chaque fois, enfin, que sa terrible passion s'était emparée de son cœur. Et c'était vrai, et nous l'avons vu, le comte de Verdraine était un de ces hommes qui ne reculent devant rien, qui sacrifient tout à leurs passions du moment et se précipiteraient dans un abîme si la satisfaction était au fond.

A deux heures précises, le beau Maxime, vêtu à la dernière mode et tout fringant, sonnait à la porte de l'hôtel de la danseuse.

Il était venu dans sa victoria, mais craignant de déplaire à la jeune fille, il avait mis pied à terre à cinquante pas de distance.

Ce fut Ajax, le petit bossu barbu, qui vint ouvrir.

—Monsieur, votre nom, s'il vous plaît ? dit-il.

—Je suis le comte de Verdraine.

—Ah ! bien, très bien, monsieur ; j'ai reçu l'ordre de laisser entrer monsieur le comte.

Maxime traversa la petite cour, monta trois marches et, dans un vestibule de trois mètres carrés, se trouva en présence du deuxième gardien de la maison, dont avait parlé le vicomte d'Ambresle ; c'était effectivement un mulâtre et il se nommait Ali.

—Vous êtes monsieur le comte de Verdraine ? demanda le maîtreur.

—Oui, répondit Maxime.

Ali ouvrit une porte et le comte pénétra dans l'antichambre précédant le salon. Là se trouvait Augustine. Elle salua le comte et aussitôt l'annonça à sa maîtresse.

Flora se levait pour recevoir M. de Verdraine.

Après les premières paroles échangées, Maxime voulut prendre la main de la fille, qui la retira par un mouvement d'instinct que réfléchit.

—Oh ! fit-il avec un accent de tristesse sincère.

—Vous y tenez donc, monsieur le comte ? dit-elle gracieusement et d'une voix plus douce.

Et, souriante, elle avança sa main.

Maxime la pressa doucement. Il était visiblement ému.

Elle fit signe à s'asseoir dans un fauteuil, s'assit elle-même à côté de lui et reprit :

—Vous ne trouvez point ici le luxe auquel vous êtes habitué, monsieur le comte, et peut-être pensez-vous que la danseuse Flora est bien mal logée.

—Mademoiselle, répondit-il, je ne vois que vous et ne peux voir que vous ; par vous, tout ce qui vous entoure est superbe ; le vrai luxe c'est votre beauté, et aucun palais, si merveilleux qu'il soit, n'est comparable à cette demeure.

—Vous êtes enthousiaste, monsieur le comte, mais je suis femme et, quoi qu'on en dise, je ne suis pas complètement insensible aux compliments. Les personnes qui ne me connaissent pas auraient le droit, j'en conviens, d'être étonnées en voyant mon pauvre ameublement ; mais la grande simplicité me plaît, j'aime peu ce qui brille, je suis ici selon mes goûts et je ne sais pas s'ils changeront jamais.

Le comte jeta un regard autour du salon, vit ses trois bouquets, qui en faisaient le principal ornement, et sourit.

—A propos, monsieur le comte, reprit Flora, je vous remercie de ses superbes bouquets ; j'ai beaucoup admiré toutes ces belles fleurs.

—Ainsi, j'ai eu le bonheur de vous être agréable ?

—Mais sans doute.

—Vous aimez les fleurs, vous devez en recevoir beaucoup ?

—Trois ou quatre bouquets chaque jour, et j'en recevrais davantage si je ne les refusais pas. D'ailleurs, je ne garde même point ceux qu'il me plaît d'accepter.

—Qu'en faites-vous donc ?

—Je les donne à des amies, à des camarades qui viennent me voir.

—Pourtant, mademoiselle...

—Ah ! oui, je comprends... les vôtres ? fit-elle en rougissant et comme embarrassée ; oh bien, oui, je les ai conservés.

Maxime devint radieux.

—L'envoi de votre premier bouquet ne m'a pas surpris, monsieur le comte ; après la causerie assez familière que nous avions eue la veille, je vous avoue que je l'attendais. Je l'ai fait placer aussitôt dans ce vase de Sévres qui m'a été offert récemment par un de nos ministres. Votre deuxième bouquet, plus beau et plus riche encore que le premier, me donna beaucoup à réfléchir, le troisième me rendit perplexe et, je ne vous le cache point, quelque peu inquiète.

—Pourquoi, mademoiselle ?

—Pourquoi ? Mais parce que je me demandais quelles pouvaient être vos intentions. J'aime les situations sans équivoque, c'est-à-dire franches et bien définies. Si vous m'aviez envoyé un quatrième bouquet, non seulement je ne l'aurais pas accepté, mais j'aurais donné l'ordre qu'on remit à votre messager les trois premiers et que tous quatre vous fussent renvoyés.

Si vous me demandiez pourquoi j'aurais agi ainsi, il ne me serait pas possible de vous l'expliquer. Je suis fantasque, monsieur le comte, et pas assez une femme comme les autres.

—Mais c'est pour cela que vous leur êtes si supérieure, pour cela que vous êtes adorable !

—Enfin, continua Flora, vous m'avez adressé un billet, je vous ai accordé ce que vous me demandiez et vous voilà. Maintenant, monsieur le comte, veuillez me dire pourquoi vous m'avez priée si instamment de vous recevoir ?

—Est-ce que vous ne le comprenez pas ?

—Si, peut-être, mais je peux me tromper, répondit-elle en enveloppant de Verdraine de son regard doux et plein de langueur.

—Je vous aime, mademoiselle Flora, je vous aime, je vous adore !

La jeune fille attachait sur ceux de Maxime.

—Cela vous a pris bien brusquement, dit-elle d'un ton grave.

—Oh ne le croyez pas !... Je vous aime depuis longtemps, et c'est parce que je vous aimais à en perdre la raison que j'ai prié mon ami, le vicomte d'Ambresle, de me présenter à vous l'autre soir.

—Pourtant, vous ne m'aviez jamais vue que sur la scène.

—Oui, sur la scène, mêlé à la foule de vos admirateurs et joignant mes applaudissements aux leurs ; mais cela ne me suffisait point, et je n'ai pas à vous le cacher, bien des fois, devant votre maison, j'ai attendu que vous sortiez et vous ai suivi à travers les rues, espérant toujours que le hasard, cet